

Prologue

Paris, 1867

La frêle silhouette n'attira pas particulièrement l'attention des fidèles pénétrant dans la chapelle du Val-de-Grâce pour assister à la messe du matin. Ce garçon débraillé n'était sans doute qu'un mendiant comptant profiter de leur visite chez les Bénédictines pour leur soutirer quelques pièces après l'office...

Il marchait tête baissée, les épaules voûtées. Et lorsqu'il disparut soudain parmi les haies épaisses bordant l'allée, les ouailles ne le remarquèrent pas non plus. Ils étaient aussi bien loin de soupçonner que celui qu'ils prenaient pour un mendiant était en réalité une fille. Sur quoi Samantha Labrune, qui avait adopté le sobriquet de Sam lorsqu'elle avait résolu de se faire passer pour un homme, s'installa tranquillement dans sa cachette. L'église était l'endroit rêvé pour dérober les réticules, ces petites bourses en soie ou en tissu. Les personnes âgées du quartier Port-Royal assistaient volontiers à l'office dans la chapelle du couvent tout proche, ce qui leur évitait un long trajet jusqu'à une autre église. Sam n'avait qu'à se dissimuler parmi les arbustes pour attendre l'arrivée d'une retardataire. En l'absence de témoins, la jeune fille pouvait opérer, puis s'enfuir vers l'entrée des catacombes située sur la place Denfert-Rochereau toute proche. Elle était certaine que personne ne saurait la

retrouver dans ce labyrinthe de tunnels s'étirant dans les profondeurs de la capitale.

Malgré tout, Sam ne pouvait s'empêcher de se sentir coupable. Elle n'aimait pas jouer les voleuses, surtout aux alentours d'une église : le péché ne lui en paraissait que plus grand. Mais, d'un autre côté, la faim lui tenaillait l'estomac, car elle n'avait rien mangé depuis des lustres. Dieu comprendrait peut-être que c'était le désespoir qui la poussait au brigandage, et sans doute le lui pardonnerait-Il.

Au bout d'un moment, elle entendit les premiers accords d'un cantique. La messe avait enfin commencé. Elle jeta un œil à travers le feuillage. Zut. La rue était déserte. Si aucune retardataire ne se présentait, il lui faudrait attendre le lendemain pour accomplir son larcin. Et comment manger d'ici là ? Elle pouvait tenter de dérober de la nourriture à ceux qui, comme elle, habitaient les catacombes, mais cela n'allait pas sans risques. Là, il ne s'agissait plus de vieilles femmes. Ses compagnons d'infortune étaient parfaitement capables de se mettre à sa poursuite et, s'ils la rattrapaient et découvraient qu'elle n'était pas un garçon, elle n'aurait plus qu'à faire ses prières.

Un claquement de sabots sur le pavé. Sam se raidit, partagée entre espoir et appréhension. Un attelage s'arrêta à sa hauteur. Le cocher se précipita pour aider sa passagère à descendre. Quelque peu déçue, Sam constata qu'il ne s'agissait pas d'une vieille dévote, mais d'une jeune fille qui devait avoir son âge. Néanmoins, à voir l'élégance de sa mise et l'opulence de son équipage, il y avait fort à parier que le butin permettrait de manger pendant plusieurs jours.

La jeune fille dont le bonnet de satin bleu laissait entrevoir de longs cheveux dorés se hâta en direction de la chapelle tandis que la voiture repartait.

Depuis sa cachette, Sam attendit le moment propice puis elle plongea en avant, s'emparant du réticule de soie. Elle s'éloigna au pas de course mais, au lieu des habituels cris outragés, ce fut un bruit de pas précipités qui retentit derrière elle, accompagné d'un hurlement :

— Arrêtez ! Arrêtez ! Vous ne pouvez pas me prendre mon argent ! C'est pour le rosaire de ma Mariette.

— Rendez-le moi !

Sam n'en crut pas ses oreilles. Cette fille avait-elle perdu la tête ? La plupart des voleurs étaient armés et n'hésiteraient pas à blesser ou même tuer une victime récalcitrante. De toute évidence, la jeune fille n'y avait même pas songé. En outre, elle courait vite : Sam ne réussit qu'à grand peine à conserver son avance.

Elle parvenait à un carrefour, toujours au pas de course, lorsqu'elle aperçut deux hommes assis par terre qui se partageaient une bouteille de vin. Ceux-ci l'encouragèrent en la voyant passer. Ils avaient compris ce qui se passait.

Lorsqu'elle entendit le cri, elle avait presque atteint l'entrée des catacombes. Tournant la tête, elle vit que les deux hommes s'étaient saisis de sa poursuivante et tentaient de l'entraîner dans une ruelle toute proche.

Sam interrompit sa course. Un flot de souvenirs l'assailit : une autre ruelle ; une autre époque ; une autre jeune fille qui se débattait en hurlant tandis qu'on lui arrachait ses vêtements. Sam avait assisté à cette scène dissimulée derrière un tonneau. C'est à la suite de cet épisode qu'elle avait décidé de se déguiser en garçon, afin de ne jamais subir le même sort.

Une vague de nausée la submergea. Elle sut soudain avec certitude qu'elle ne pouvait abandonner la jeune fille. Pour ce qui était de voler, elle s'arrangeait avec sa culpabilité, puisqu'il s'agissait de ne pas mourir

de faim ; mais être à l'origine d'un viol, c'était tout autre chose. Se retournant, Sam repartit en direction des cris.

— Laissez-la, bon sang ! Laissez-la ! s'écria-t-elle en se précipitant dans la ruelle.

Surpris devant cette intrusion, les deux hommes obtempérèrent ; la jeune fille se dégagea, appelant à l'aide de toutes ses forces.

Les agresseurs, furieux, décidèrent sur-le-champ de s'en prendre à Sam, mais cette dernière avait prévu leur réaction. Elle fonça sur le premier tête baissée et lui asséna un coup à l'estomac. L'homme s'effondra, pantelant. Sam se redressa pour s'attaquer au second, lui écrasant l'entrejambe de ses deux poings serrés. Il tomba à genoux.

Lorsque Sam battit en retraite, tenant toujours fermement le réticule, ce fut pour tomber dans les bras d'un agent de police alerté par les cris de sa victime.

La fille aux cheveux d'or la désigna du doigt, ses yeux bleus brillant d'excitation.

— C'est lui ! s'exclama-t-elle. C'est mon sauveur.

— Mais c'est aussi votre voleur, déclara le policier qui tenait Sam par le cou.

Il lui arracha le réticule, ajoutant :

— Maintenant, ce petit polisson va finir en prison.

Sam gesticulait et se débattait, mais en vain. Soudain, la jeune inconnue fit un pas en avant.

— Non ! Attendez. Laissez-le partir.

Le gendarme se figea.

— Mais, mademoiselle, il n'en est pas question ! Il a commis un vol. Je dois l'amener au dépôt.

Cependant, la jeune fille ne céda pas.

— J'exige que vous le laissiez partir !

— Vous ne savez pas ce que vous dites, soupira le gendarme en secouant la tête.

— Et vous, vous ne savez pas à qui vous avez affaire. Je suis Céleste de Manca, fille du marquis Antoine Vallois de Manca, et c'est à mon père que vous devrez rendre compte si vous persistez dans votre refus.

Le gendarme lâcha son prisonnier avec un haussement d'épaules. Quelle importance, après tout, si la noblesse choisissait de laisser la liberté à un criminel ? Le caniveau regorgeait d'autres types du même acabit, et les prisons étaient déjà surpeuplées.

— Comme il vous plaira, mademoiselle, laissa-t-il tomber avant de s'éloigner.

Sam fut tentée de s'enfuir, mais la curiosité s'avéra la plus forte :

— Pourquoi avez-vous fait cela ? s'enquit-elle.

La jeune fille détailla Sam des pieds à la tête.

— Parce que vous m'avez probablement sauvé la vie. Je n'ose imaginer ce que ces deux hommes auraient fait de moi... Et j'ai besoin d'une amie et d'une confidente, ajouta-t-elle avec un sourire effronté. Ma Mariette est morte il y a peu. Je me rendais à la chapelle afin d'assister à son rosaire, après la messe. Accepteriez-vous de m'y accompagner ? Après quoi je vous amènerai chez moi. Vous m'avez tout l'air d'avoir besoin d'un toit.

Ainsi formulée, la phrase ressemblait davantage à une accusation qu'à une question.

— Mais je suis un garçon ! s'esclaffa Sam, soucieuse de préserver son secret.

— Ta ta ta. Pas à moi.

Surprise, Sam bafouilla :

— Qu'est-ce qui... Pourquoi dites-vous ça ?

— Je ne sais pas... Quelque chose dans le regard, je pense. Ou peut-être votre voix. Allons, avouez, vous êtes bien une fille, n'est-ce pas ?

Combattant sa réticence, Sam opina.

— Et vous êtes la première qui s'en rende compte.

— Normal. Personne n'a jamais dû réussir à vous rattraper. Bon, acceptez-vous ma proposition de venir vous installer au manoir ? Si vous refusez, il y a de fortes chances pour que vous finissiez en prison d'une façon ou d'une autre, j'imagine que vous en êtes consciente.

Sans doute les parents de cette jeune écervelée mettraient-ils très vite Sam à la porte... mais, d'ici là, elle aurait au moins fait un bon repas.

— Très bien. J'accepte. Mais je ne peux pas rester longtemps.

Céleste lui avait pris la main d'un geste possessif et lui faisait rebrousser chemin en direction de la chapelle.

— Vous n'avez nulle part où aller.

— Comment le savez-vous ?

Étonnant comme Céleste n'avait pas douté une seconde de parvenir à ses fins.

— De la même façon que j'avais percé votre déguisement. Bon, maintenant, dépêchons-nous, ou nous allons manquer la fin de la messe. Nous aurons tout le temps de discuter ensuite.

Et, en effet, tout se déroula selon les prévisions de Céleste. Le soir venu, après que Sam eut dévoré les mets les plus délicieux qu'il lui ait été donné de goûter depuis des années, toutes deux étaient devenues amies. En réalité, Céleste se sentait aussi seule que Sam. Sa mère était décédée. Quant à son père, expliqua-t-elle amèrement, il passait tout son temps en compagnie de ses nombreuses maîtresses. Voilà pourquoi Mariette lui manquait tant. La jeune femme n'avait pas été pour elle une simple demoiselle de compagnie, mais une sœur, en quelque sorte. Et à présent, c'était à Sam que Céleste demandait de jouer ce rôle.

Sam accepta de rester dormir. Après avoir emprunté une chemise de nuit à Céleste, elle s'ouvrit à son tour sur son passé. Allongée à côté de sa nouvelle amie dans l'immense lit à baldaquins couvert de dentelle, elle entreprit de lui raconter sa vie. Celle-ci n'avait pas toujours été placée sous le signe du crime et du désespoir, expliqua-t-elle. À une certaine époque, son père, François Labrune, était un homme riche et respecté.

— S'il n'y avait pas eu la Guerre de Sécession, expliqua-t-elle, il est probable que ma famille et moi-même serions encore en Amérique, dans les vertes vallées de Virginie dont je ne me souviens que trop bien.

Ses parents y avaient émigré avant sa naissance. Grâce à l'énorme héritage reçu de son père, François avait pu quitter la France, emportant de beaux étalons ainsi que plusieurs juments. En l'espace de quelques années, son élevage était devenu prospère.

— Mais quand la guerre a éclaté, poursuivit-elle, le gouvernement confédéré a réquisitionné les chevaux pour équiper l'armée. Mes parents n'étaient pas impliqués dans ce conflit, pourtant il leur a fait perdre tous leurs biens.

Céleste écarquilla les yeux, compatissante.

— Qu'ont-ils fait après ?

— Il leur restait à peine de quoi payer le voyage de retour, mais ils devaient revenir, ils n'avaient pas le choix..., expliqua Sam en cillant pour chasser les larmes qui jaillissaient à chaque fois qu'elle évoquait cette terrible époque. Je n'avais que huit ans quand nous sommes arrivés. Avant de partir, notre famille était l'une des plus aisées de Paris. Ma mère n'a pas pu supporter cette honte, cette humiliation. Elle est morte le cœur brisé. Dès lors, mon père a cessé de lutter, et il ne s'est plus préoccupé de son sort ni du mien.

Ils avaient tous deux fini par échouer parmi les épaves humaines qui hantaient les catacombes, ces souterrains datant des Romains où l'on entreposait les ossements exhumés des cimetières. François et Sam avaient trouvé refuge au sein des caves les plus éloignées de ces macabres lieux.

Son père passait le plus clair de son temps noyé dans l'alcool, mendiant à l'extérieur de quoi acheter son vin, laissant Sam livrée à elle-même. Après avoir assisté impuissante au viol de sa meilleure amie alors que toutes deux avaient à peine neuf ans, Sam avait coupé ses longs cheveux blond cendré et s'était travestie en garçon. C'est ainsi qu'elle avait pu échapper aux hommes qui venaient dans les souterrains en quête de jeunes filles à mettre sur le trottoir. Mais, dès lors, pour survivre, elle était devenue experte dans l'art de détrousser les paroissiens.

Et puis un soir, son père s'était endormi pour ne jamais se réveiller. Sam s'était alors retrouvée véritablement seule.

— Et voilà, conclut-elle. J'ai survécu en ne comptant que sur moi, et j'ai bien l'intention de continuer. Mais une chose est sûre, ajouta-t-elle avec un sourire forcé destiné à adoucir l'atmosphère : je dois m'en tenir aux vieilles dames et éviter de m'attaquer à des jeunettes qui courent aussi vite que moi !

Céleste ne lui retourna pas son sourire, bien au contraire. La jeune fille la dévisageait avec solennité. Au bout d'un moment, Sam finit par se sentir mal à l'aise. Peut-être en avait-elle trop dit ? Céleste préférerait sans doute qu'elles s'en tiennent là. Sam s'apprêtait à suggérer qu'elle ferait mieux de partir quand sa nouvelle amie la prit une fois de plus au dépourvu.

— Tu ne vas pas continuer ainsi, Sam, déclara-t-elle, pleine d'assurance. Tu vas rester avec moi.

Sam éclata d'un rire nerveux. Céleste ne pouvait être sérieuse.

— Mais, ton père...

— Mon père... — Céleste se tut un instant pour ponctuer sa réplique d'un grognement bien peu féminin —... mon père est si occupé avec ses femmes qu'il ne se rend même pas compte que j'existe. Et il sera bientôt débarrassé de moi. Je pars étudier en Suisse la semaine prochaine. Mariette devait m'accompagner. Désormais, c'est toi qui vas prendre sa place.

Sam tenta de protester.

— Non, je ne peux pas...

— Mais si. Et tu vas le faire. Pour quelle raison refuserais-tu ? Je t'offre une existence de richesse et de luxe à la place d'une vie à te battre dans le caniveau. Et si tu n'es pas d'accord, je vais être forcée de rappeler cet agent, non pas pour t'emmener en prison, mais pour te faire enfermer à l'asile, parce qu'il faudrait être folle pour refuser !

Céleste plaisantait au sujet du gendarme, mais son offre était sérieuse. La jeune fille avait raison. Décliner cette proposition aurait été pure folie. Et, du reste, avait-elle vraiment le choix ?